

Place de littérature dans la presse de la Provence des années 1860 – le cas du *Messenger de Provence* (1861-1871)¹ –

Akiko MIYAGAWA

Dans les années 1860, malgré la surveillance encore sévère du préfet, des journaux sont fondés l'un après l'autre et avec la profusion du journal d'information, ils sont diversifiés comme s'ils préparaient la floraison des publications nouvelles des années 1870-1871.

En Provence, c'est alors l'époque épanouissante de la littérature en langue d'oc représentée entre autres par le félibrige. Le journal en Provence, pour intéresser le lecteur de la région, publie alors des œuvres littéraires en langue de sa région et cette littérature, en revanche, amène le journal à se définir une position politique.

Journal local, *Le Messenger de Provence* est sensible à la fois à la tendance du journalisme de l'époque et au mouvement littéraire de la région. Fondé en 1861 à Marseille et disparu vers 1871, c'est un journal régional dont on ne se souvient plus -- seuls les chercheurs zoliens retiennent son nom comme journal dans lequel Zola publia *Les Mystères de Marseille*, et, d'après l'écrivain, cela lui donna « du pain à un des moments les plus désespérés de son existence » malgré « leur médiocrité irréparable² ». Mais, c'est un journal intéressant pour nous par sa recherche d'une prise de position politique et par ses différentes tentatives de se rendre populaire.

Nous allons donc examiner tout d'abord, comment la littérature en langue d'oc détermine la position politique du *Messenger de Provence*. Ensuite, nous observerons l'influence exercée sur lui par *Le Petit Journal*, quotidien parisien qui connut le plus grand succès dans les années 1860. Et, en dépit de cette influence, nous pourrions dégager l'originalité de ce dernier, ce qui éclairera en même temps le travail du romancier-journaliste.

I. Centralisation et régionalisme

Après la « renaissance provençale³ » où l'on voit paraître les poèmes de Jasmin (1835), se former l'association des poètes provençaux « Félibrige » (1854), et le milieu littéraire parisien applaudir *Mirèio* de Frédéric Mistral (1859), la littérature en langue d'oc s'épanouit dans les années 1860. Les presses en Provence ouvrent leurs colonnes aux

auteurs de la région et s'enthousiasment lorsque leurs poètes remportent un succès national ou international. *Le Messager de Provence* n'est pas étranger à cette tendance et publie par exemple, les œuvres d'un poète provençal, Marius Décard (27.10.1861, p. 3 ; 5.12.1861, p. 3 ; 20.4.1862, p. 3, etc.), des nouvelles et une étude de Mary-Lafon⁴ (28.4.1866-10.1.1867, feuilleton⁵ ; 10.3.-5.8.1868, feuilleton), un compte rendu d'*Armana provençau* (24.1.1865, pp. 3-4) et, malgré sa tendance libérale, il n'hésite pas à publier le poème en provençal de Diouloufret (10.4.1862, p. 3), « notable ultra qui salue les Bourbons à leur retour en 1815⁶ ».

Cependant, certains reconnaissent dans ce mouvement littéraire un courant du séparatisme entravant l'unité promue par l'État. *Le Messager de Provence* est sensible à cette question et affirme sa position lorsqu'il publie un article sur le tournoi poétique à Saint-Rémy. Contre un journal qui y voit « un but caché... Celui de porter atteinte à l'unité de la France!!! », il proteste en reprenant les mots de Saint-René Taillandier au banquet d'Avignon :

Ceux qui s'alarment si fort au sujet de l'unité, savent-ils bien de quoi ils parlent? Il y a, Messieurs, un grand principe de la philosophie de l'art ; ce qui fait les œuvres belles et durables, c'est la variété dans l'unité. J'en dis autant de ces grandes œuvres auxquelles concourent la nature et l'art de ces personnes collectives, qui s'appellent les nations. Elles sont belles, riches, puissantes, selon la mesure où elles nous présentent ce spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux, la variété libre dans l'unité souveraine. L'unité qui, pour subsister et se défendre, aurait besoin d'étouffer les variétés du génie français, serait un mensonge et un fléau. Prenons garde de préférer jamais l'unité menteuse à l'unité sincère, l'unité despotique à l'unité libérale, l'unité qui stérilise à l'unité qui féconde. L'une conduit à la mort, l'autre est le foyer de la vie! (4.11.1868, p. 2, E. Ray, « Les Français et les Provençaux »)

L'auteur fait de la revendication de « la variété libre dans l'unité » une réponse à l'accusation de séparatisme. Cette réponse pourrait être la justification des nombreuses publications d'œuvres littéraires en langue d'oc et de textes sur la culture occitane qui paraissent dans ce journal.

Outre cette critique, *Le Messager de Provence* doit faire face à une appréciation dévalorisante de la langue d'oc. Approuvant un de ses lecteurs outré d'entendre un

professeur de la Faculté des lettres nommé « M. Ouvré » traiter « dédaigneusement » la langue provençale « de *patois* », l'auteur de l'article poursuit :

M. Ouvré peut fort bien ne pas apprécier les beautés de la poésie provençale, mais du moins il aurait pu éviter la maladresse qu'il a commise, en se rappelant ce qu'un de ses savants collègues, M. Bonafous, a écrit, en français, sur un poème local :

« Pourquoi écrire en provençal? Qui lira cela?... Ceux qui voient mourir avec regret les idiomes qu'on a flétris du nom de *patois*, mais qui furent de véritables langues, quand le niveau de la centralisation n'avait pas effacé l'antique physionomie de nos provinces ; ceux qui recueillent les traditions de nos pères pour se consoler des tristesses du présent ; ceux qui aiment encore une langue harmonieuse et colorée... Ceux enfin qui encouragent de leurs applaudissements cette phalange de jeunes poètes que conservent, au milieu des *sarcasmes et des quolibets faciles*, une foi forte et généreuse dans l'avenir qui promet à la langue provençale son passé glorieux. »
(23/24.11, 1869, p. 2)

L'auteur justifie l'utilisation de la langue d'oc (ici représentée par la langue provençale) dans les œuvres littéraires tout en rappelant « son passé glorieux » où la littérature en langue d'oc se plaçait au premier plan de la littérature française. Avec l'appréciation de Villement : « France est assez riche pour avoir deux littératures⁷ », le « passé glorieux » de littérature en langue d'oc sert également de réponse à l'accusation de séparatisme. C'est sans doute ce statut particulier dans l'histoire qui confère à la littérature en langue d'oc sa place privilégiée dans les littératures régionales.

II. À l'instar de la presse parisienne ?

Les œuvres des auteurs de la région peuvent donner une certaine couleur locale au *Messenger de Provence*, mais ce journal subit, comme les autres journaux régionaux, l'influence de la presse nationale. Cette influence serait plutôt à qualifier de parisianisme que de centralisation si l'on tient compte de l'événement majeur de la presse de l'époque : la parution du *Petit Journal*. Celui-ci, créé en 1863 par Moïse Millaud représente le mieux la tendance de la presse des années 1860 où le journal d'information prend son essor et prime sur le journal politique. Outre sa modalité rénovatrice de vente (vente au numéro), il connut dès le premier numéro, un succès commercial sans pareil en captivant ses lecteurs

par des articles retentissants, ce qui fit également sensation dans le journalisme. À première vue, *Le Messager de Provence* semble s'opposer au *Petit journal*, vu le changement du sous-titre « politique, judiciaire, agricole » qui devient en 1864, « journal politique ». Mais ce nouveau sous-titre ne correspond pas au contenu du journal à part le fait que la suppression du mot « agricole » entraîne la disparition de la rubrique du marché. Ce qui attire notre attention, c'est que nous pouvons repérer une certaine influence du *Petit Journal* : à partir de 1864, les affaires juridiques, entre autres, criminelles voire sensationnelles s'imposent de plus en plus dans ce journal local. Outre la « Chronique judiciaire » et les « Tribunaux » qui existaient avant cette année-là, les rubriques portant le titre de « Chronique », « Faits divers » ou « Chronique Faits divers » et « Cours d'assises » de différentes régions de France ou des villes étrangères apparaissent dans presque tous les numéros. Ces affaires criminelles sinon insolites ne sont pas nécessairement liées à la Provence, et peuvent de plus dépasser le cadre de la rubrique en question. Dans un journal régional, ce genre d'articles se trouve souvent – surtout avant l'apparition des « Faits divers » – dans la rubrique consacrée aux informations locales et dans *Le Messager de Provence*, nous lisons par exemple, l'histoire d'une petite fille qui a tenté d'empoisonner sa mère dans la rubrique « Marseille » (19.06.1868, p. 2), ou la nouvelle de l'arrestation du chef d'une bande de voleurs connu de la France entière dans « Aix » (21/22.4.1870). Les articles propres aux « Faits divers » sont donc partout présents dans ce journal.

Parmi les affaires sensationnelles, *Le Messager de Provence* s'attache notamment, aux crimes graves passés en justice et les annonce avec un sous-titre résumant l'affaire : « Tentative d'empoisonnement par une femme sur son mari » (5.3.1864, p. 1) ; « Parricide – Mère noyée dans les immondices d'une étable – Détails horribles. » (7.6.1864, p. 2) ; « Femme accusée d'avoir commis un homicide volontaire sur la personne d'un enfant nouveau-né qu'elle venait d'accoucher [...] *Ami de l'Ordre* » (20.12.1864, p. 2) ; « Six assassinats commis par un beau-père sur une seule famille » (10.8.1865, p. 2) « Bande de brigands Ciardullo et ses complices – horrible détails [...] *Gazette des tribunaux* » (19.12.1865, p. 2). Le nom du journal d'origine dans les troisième et dernier exemples cités nous apprend que ces sous-titres ne sont pas tous de la main des journalistes du *Messager de Provence*, mais un article de seconde main n'empêcherait pas d'éveiller la curiosité du lecteur.

Ainsi, le journal guette l'occasion d'annoncer un scandale susceptible de provoquer un émoi dans la population de la région. L'« Affaire des empoisonneuses », une série

d'assassinats ou de tentatives d'assassinat sur des maris par leurs femmes avec le concours d'un herboriste et d'une tireuse de cartes, et l'« Affaire des diligences », le vol et le meurtre commis par une bande de voleurs à main armée font les choux gras des journalistes. D'après Pierre Échinard, l'« Affaire des empoisonneuses » déclenche non seulement l'agitation du lecteur, et ce jusque dans les pays étrangers, mais aussi « la chasse aux informations et aux rumeurs sur cette "association d'empoisonneuses" adultères⁸ » chez les journalistes de Marseille, et *Le Petit Marseillais*, journal « alors âgé de quelques mois à peine » diffusera tous les jours le détail de cette affaire et son tirage montera jusqu'à « 42 000 exemplaires⁹ ». *Le Messager de Provence*, même s'il n'arrive pas à profiter de cette affaire autant que son concurrent, publie en plusieurs fois de longs articles sur le procès avec des informations supplémentaires (cf. 4-13.12.1868, p. 2). Idem pour l'« Affaire Armand » (16.3.-13.4, 11.5, 18/21.5.1864, p. 2), l'« Affaire des diligences » (12-19.12.1867, 1.2.1868, p. 2), l'« Affaire Lesurques » (18/21.5.1864, p. 1 ; 15.10.1864 p. 1-2 ; 26.8.-30.9.1868, p. 3 ; 13.11.1868. p. 2 ; 23.12.1868, p. 1) etc. Cette dernière, plus connue sous le nom de l'« Affaire du courrier de Lyon » remonte à 1796, mais *Le Messager de Provence* en publie néanmoins des articles, en saisissant l'occasion du déclassement de documents inédits et de la parution de nouvelles enquêtes, comme celle de Charles-Alfred Janzé, *De l'innocence de Lesurques* (1864), dont parlent plusieurs journaux parisiens¹⁰. Cette affaire, vol des fonds transportés par la malle-poste qui va de Paris à Lyon et meurtre du postillon et du convoyeur, est, avec l'« Affaire Fualdès » (1817), assassinat d'un ancien procureur impérial à Rodez, citée par Louis Chevalier comme archétype du fait divers¹¹. Toutes les deux éveillent également l'attention des écrivains qui les mentionnent ou les mettent en roman : Pierre Zaccone et Arthur Bernède et bien d'autres pour la première, Balzac, Flaubert, Anatole France, Gaston Leroux etc. pour la seconde. Dans *Le Messager de Provence*, c'est *Fualdès* d'Octave Féré (3/7.1-12.7.1864, feuilleton) qui est publié en feuilleton.

Ainsi, ce journal semble puiser matière à sensation même dans le passé. Mais ces deux affaires criminelles n'ont-elles été choisies que dans le but de satisfaire le goût du lecteur ? Et il convient de remarquer qu'il s'agit là de deux cas exemplaires d'erreur judiciaire. Or, si nous lisons attentivement *Le Messager de Provence*, nous pouvons repérer de nombreux articles contre la peine de mort¹². Comme l'erreur est irrémédiable car le coupable présumé est exécuté, il est subtil de publier de nombreuses affaires qui ont entraîné la condamnation d'un innocent pour persuader le lecteur de la cruauté de la peine

capitale. Et c'est de ce point de vue que nous pouvons interpréter ce que sous-entend le nouveau sous-titre « Journal politique » : c'est une déclaration d'un engagement pour l'abolition de la peine de mort, si ce n'est une allusion à la relation entre *Le Messager de Provence* et un « député officiel d'Aix », émise par le journal *Le Peuple* (cf. 15.4.1869).

Par ailleurs, cette campagne contre la peine de mort situe le journal dans la lignée du romantisme. Comme le montre Marie-Ève Théranty, la peine capitale et le suicide sont les deux grands thèmes pour les journaux de l'époque romantique et la première alimente à la fois le biais à la fascination morbide pour la guillotine et le débat¹³. Sur ce sujet, il serait aisé de cantonner à la virulente discussion qui anime l'époque en citant seulement *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) de Hugo et *Le Rouge et le Noir* (1830) de Stendhal. Avec les textes de Lamartine et les articles sur l'écrivain (cf. 20.11-14.12.1862, feuilleton ; 9-14.12. 1865, p. 1-2 ; 9.3.1869. p. 1 ; 13.3.1869. p. 2 ; 16.3.1869, p. 2), *Le Messager de Provence* cherchait sans doute un sujet solennel et un effet d'émerveillement, en s'alignant sur la position politique de certains romantiques auréolés d'une image pathétique et héroïque.

Toutefois, nous doutons que les exemples de l'erreur judiciaire mis en roman sinon en hyperbole réussissent à sensibiliser le lecteur à la question de la peine de mort. Nous nous interrogeons surtout sur l'efficacité de la fiction pour l'appel à l'engagement. Au XIX^e siècle, le roman-feuilleton est critiqué pour diverses raisons : manque d'esthétique, immoralité, « l'imagination menace d'engloutir la raison, le plaisir prime la vertu politique, la fascination de la fiction détourne l'attention du réel, bref : le roman-feuilleton, c'est "l'opium du peuple"¹⁴ » etc. La querelle de cette nouvelle littérature s'intensifie à tel point qu'elle s'étend à la Chambre des députés¹⁵. Le roman-feuilleton jouant avant tout le rôle de publicité pour le journal, est attrayant mais manque de sérieux. Essentiellement, il est l'œuvre de fiction et à l'aube de son apparition, l'éditeur, ne voulant pas sans doute le voir envahir les autres rubriques, autrement dit, le domaine du réel, le sépare d'un double trait gras du reste de la page. Au fur et à mesure, ce trait « devient une ligne en pointillé, poreuse aux échanges¹⁶ », ce qui dans un journal représente visiblement la confusion de la fiction et du réel. *Le Messager de Provence* adopte le traditionnel double trait gras pour séparer le feuilleton, mais, comme nous l'avons vu, celui-ci n'est que formel, dépourvu de fonction de démarcation. De plus, si nous en croyons Anne-Marie Thiesse¹⁷, les lecteurs du journal au XIX^e siècle lisent le roman-feuilleton sans le distinguer du fait divers. Comme le grand fait criminel et sensationnel est annoncé par bribes dans de plusieurs

rubriques, le lecteur, mélangeant la fiction et le réel, tenté par le jeu de le reconstituer, se sent alors moins attiré par l'opinion du journal.

En effet, la confusion du fait et de la fiction est remarquable dans ce journal. Dans le feuilleton, il accueille outre *Fualdès*, deux autres romans historiques : *Les Mystères de Marseille* de Zola (2.3-14.5. ; 23.5-29.8.1867 ; 19.9.1867-1.2.1868) , *Un corsaire sous la Terreur* de G. de la Landelle (1.2-5.3.1868) ; des études ou des essais historiques : *La Peste de Marseille en 1720* (10.3-5.8.1868) de Mary-Lafon, *François Arago* d'Emmanuel Arago (19.6-6.7.1869), *La Provence sous la terreur* (11/12.9-21/22.9.1869) et *Les Mystères de la police* d'A. Vermorel (31.5-20.12.1866, p. 2 ; 15.1-28.2.1867, feuilleton). Le récit fictif prend ainsi le relais de l'étude historique et inversement dans la même rubrique.

Ce genre de côtoiement se retrouve même au niveau de la page. Dans la troisième page, cette tendance est la plus frappante. Nous y trouvons les rubriques habituelles, tels les « Faits divers », la « Bibliographie » (compte-rendu d'un livre) et les « Variétés », de même que des contes, poèmes et récits de voyage et certains romans publiés en série avant d'être insérés en feuilleton comme c'est le cas pour *Les Mystères de la police* d'A. Vermorel. Il existe par ailleurs des articles dont le genre n'est pas facile à saisir. Par exemple, un article intitulé tout simplement d'« Un parricide » (23.10.1868, p. 3). Le titre semble indiquer une affaire criminelle, mais l'article commence par la phrase : « Un double crime a été commis, pendant une nuit de juillet 186., dans une maison de la rue Cardinet, aux Batignolles. ». La date est ambiguë, cela nous fait penser au récit d'un crime. Nous découvrirons ensuite que l'histoire est assez extraordinaire : assassinat d'une veuve, arrestation de son fils qui, relâché, se met en quête du vrai coupable... et en fin d'article, on lit :

Telles sont jusqu'ici les péripéties de ce drame, que la troisième partie dénouera. La publication de la troisième et dernière partie du *Parricide*, de MM. Adolphe Belot et Jules Dautin, commencera dans *L'Événement* le 21 octobre. (23.10.1868, p. 3)

De l'article se dévoile la publicité.

Plus sérieux que celui-ci sans doute, mais dont le genre est encore plus ambigu, est le cas d'un article non signé intitulé d'« Un récit effrayant ». Celui-ci, publié en deux fois, est consacré à la description minutieuse d'un homme dévoré par plusieurs serpents, mais le lecteur a du mal à juger de son authenticité, non pas tant par la scène horrible annoncée,

mais par son incipit :

Un soldat qui faisait partie de l'armée du général Sherman pendant sa longue et rude marche des bords du Mississippi jusqu'à Savannah, sur les rives de l'Atlantique, à travers les États du Sud en révolte, détache de son carnet une page que nous traduisons librement. Quelque horrible que paraisse l'épisode que nous allons raconter, celui qui en fut le témoin, et qui faillit en être aussi la victime, en atteste la véracité. (27.3.-30.3/1.4.1869, p. 3)

La date et le lieu dans le passage « l'armée du général Sherman pendant sa longue rude marche des bords du Mississippi... » correspondent à la période de la Guerre de Sécession aux États-Unis, plus particulièrement aux années 1864-1865 et l'auteur de cet article affirme la « véracité » de l'épisode. Mais rien ne prouve l'existence d'« un soldat » dans ce récit, ni n'explique le rapport entre ce « soldat » et l'auteur de l'article non plus, même si l'on se rend compte du fait que, dans ce journal, l'article non signé est déclaré écrit par le directeur du journal. À cela s'ajoute l'origine de cet article, « une page » détachée du « carnet » de ce « soldat », que l'auteur traduit « librement ». Le lecteur pourra y voir un témoignage puisque c'est une publication du journal, mais, tenant compte de la confusion du fait et de la fiction que nous avons soulignée et prenant les indications spatio-temporelles pour cadre fictif du récit, il le lira comme un conte.

III. Journal comme confluence du passé – présent - fiction - réel

Nous avons mentionné que *Le Messenger de Provence* accueillait différents textes en feuilleton sans distinction de genre. Mais il ne s'agit pas d'un manque d'organisation. Nous pouvons y constater une certaine unité, notamment dans les années 1867-1868. Listons d'abord les textes publiés dans cette rubrique durant les années 1867-1870.

<Feuilleton des années 1867-1870>

Mary-Lafon, *La Boite d'Or* (28.4.1866-10.1.1867)

A. Vermorel, *Les Mystères de la police*, deuxième partie (15.1-28.2.1867)

Émile Zola, *Les Mystères de Marseille* (2.3-14.5. ; 23.5-29.8.1867 ; 19.9.1867-1.2.1868)

Angelo de Sorr, *Part à deux* (5.9-12.9.1867)

G. de la Landelle, *Un corsaire sous la terreur* (1.2-5.3.1868)

Mary-Lafon, *La Peste de Marseille en 1720* (10.3-5.8.1868)

Maria Donnay (signé aussi Valentine Dubourg), *Hélène Marquetty* (22.7-28.8. ; 2.9-1.11.1868)

V. Vaillant, *Un épisode de Sadwa* (30.8-16/18.9.1868)

Fabre d'Olivet, *Le Chien de Jean de Nivelles* (8.11.1868-6.5.1869)

Noël Blanche, *Insurrection du Var* (13.5.1869)

Georges Cadoudal, *La Conspiration* (25.5-12.6.1869)

Emmanuel Arago, *François Arago* (19.6-6.7.1869)

Hector Pessard, *Les Gendarmes* (15.7-9/10.9.1869)

La Provence sous la terreur (11/12-21/22.9.1869)

Henri de Kock, *L'Auberge des 13 pendus* (25/26.9.1869-28/29.5.1870)

Charles Reybaud, *Misé Brun* (5/6.3-14/15.6.1870)

Jules Rostaing, *Femme blanche* (2/3.6-16/17.6.1870)

Erkman-Chatrian, *Histoire d'un paysan ou de la Révolution de 1789* (18/19.6.1870-?)

Les titres soulignés sont des romans ou des nouvelles dont l'action se déroule en Provence, ou des études historiques sur la région. Le roman historique de Fabre d'Olivet (souligné par la ligne pointillée) n'a pas de rapport direct avec la Provence, mais l'auteur est connu pour ses études sur la littérature occitane et considéré comme précurseur du félibrige. La préférence du texte ou de l'auteur liés à la région y est patente et dans l'ensemble, cela raconte l'histoire de la Provence. En outre, la période de publication de ces textes est plus longue que les autres sauf pour les romans d'Henri de Kock et d'Erkman-Chatrian, célèbres romanciers populaires de l'époque. La publication du roman populaire et de l'ouvrage à succès est la tendance du feuilleton de ce journal avant 1867, dont la trace n'est pas totalement effacée en 1867-1868 comme l'indiquent les titres tels *Les Mystères de la police* ou *Hélène Marquetty*. Le journal reprend donc cette tendance à partir de 1870. Or si l'on confronte le feuilleton des années 1867-1868 à la rubrique intitulée « Chronique de Marseille » (19.11.1867-31.5.1868, p. 2, p. 3 ou p. 2-3), nous pouvons établir une certaine correspondance. À première vue, cette « Chronique » n'est pas différente des autres chroniques locales, mais, le premier jour, l'auteur en explique la conception.

L'extension prise par *Le Messager de Provence* nous décide à créer dans notre feuille une chronique spéciale pour Marseille. Elle ne servira point, chez nous, à

défendre des intérêts tout personnels, à faire du bruit autour de certaines vanités sottes ou avides, à soutenir des monopoles dommageables, à couvrir d'un silence complaisant les faits dont la publicité peut contrarier des hommes influents ou de puissantes sociétés : non! Mais sans prétention que celle de défendre l'intérêt public, sans passion que celle que doit inspirer la cause de la vérité et de la justice, puisant à des sources certaines, assurés du concours de personnes dévouées aux pays, nous nous efforcerons sans cesse de renseigner exactement le public, de l'éclairer sur ces droits, de l'intéresser et de lui plaire. Ceci dit, commençons. (19.11.1867)

On voit se manifester l'attitude générale du journal d'information : impartialité, désir d'informer et de plaire. Dans ce but, le journal insère plus d'opinion qu'il ne le fait à la chronique locale ordinaire. Par exemple, au moment du procès de l'« Affaire des Diligences », le journal saisit l'occasion d'exprimer de nouveau sa répugnance pour la peine de mort.

C'est toujours le procès des brigands de la Provence qui prime les conversations. On a vendu et on vend encore par milliers, sur la voie publique, le compte-rendu de cette sanglante affaire, dont le dénouement, quoique prévue, ne laisse pas que d'inspirer de pénible réflexions. Marseille va voir encore l'échafaud se dresser sur une de ses places, et cette fois, pour quatre exécutions!

[...]

Quoiqu'il en soit, l'impression produite dans nos contrées par le verdict de jury a été profonde. Puissent les garnements que le Piémont nous envoie, comprendre qu'il y a en France, une justice sévère, et renoncer à un genre de vie qui conduit tôt ou tard aux galères ou à l'échafaud. (19.12.1867).

Ainsi, le journal peut reprendre la campagne contre la peine de mort devenue moins intense que celle qui s'était développée dans les années 1864-1865, et cet article est relayé en 1868 par une autre série de l'Affaire Lesurque, au moment où l'affaire fait l'objet d'un nouveau débat.

Dans la « Chronique de Marseille », on voit se dérouler l'actualité du débat de l'époque, et mise en parallèle avec le feuilleton, celle-ci constitue une sorte d'aperçu de la région avec l'évolution du temps : dans le feuilleton, on raconte le passé et dans la

« Chronique de Marseille », on parle du présent en évolution. Ce partage du rôle n'est cependant que provisoire du fait de l'allusion à l'actualité ou de la transposition de l'événement présent dans le roman historique publié dans le journal, phénomène bien observé par Marie-Ève Théranty¹⁸. Dans *Le Messager de Provence*, nous pouvons en remarquer un exemple dans *Les Mystères de Marseille* de Zola. Le lecteur semble s'amuser d'y trouver quelques visages connus des Marseillais, observation dont s'indigne (très probablement, prétend s'indigner) Zola¹⁹ :

On me prévient qu'il circule, à Marseille, de prétendues *clefs*, relatives au roman que je publie dans *Le Messager de Provence*. Certains esprits ingénieux se seraient mis à la torture et affirmeraient avoir trouvé des visages sous les masques. [...]

Puisque, malgré mes désirs, on veut absolument trouver des intentions scandaleuses dans *Les Mystères de Marseille*, je dois déclarer de nouveau que je n'ai entendu faire aucun portrait, et je donne le démenti le plus formel à ceux qui me prêtent la pensée d'avoir voulu peindre certains visages connus. (11.4.1867, p.1).

Cet exemple vient de nouveau appuyer la thèse précitée de Théranty qui fait remarquer qu'un média, comme l'est un journal, peut modifier l'écriture de l'histoire.

D'ailleurs, Zola dans *Le Messager de Provence* représente lui-même cette traversée du temps et des rubriques. Il fait publier son roman historique dans ce journal qui, à son tour, présente plusieurs fois l'écrivain, insistant sur le fait qu'il est un écrivain lié à la Provence. Zola est chargé d'écrire le passé, mais il doit être connu du monde présent ; son roman servira de publicité au journal, mais pour cet objectif, celui-ci est plus ou moins obligé de le faire connaître à ses lecteurs. Ainsi, deux semaines avant le début du feuilleton *Les Mystères de Marseille*, Léopold Arnaud, rédacteur en chef, présente tout d'abord Zola comme critique à réputation déjà assise à Paris, puis enchaîne :

[...] bien que le nom de M. Émile Zola soit fort répandu dans la presse parisienne et tout particulièrement familier aux habitants d'Aix et de Marseille, il ne sera point superflu de faire connaître brièvement la vie de l'écrivain (14.2.1867)

Il parle ensuite de sa naissance tout en évoquant longuement son père, ingénieur qui a consacré sa vie à canaliser l'eau à Aix-en-Provence. En outre, le 12 mars, contre le journal

Progrès de Lyon, favorable au nouveau projet du port à Marseille conçu par l'ingénieur Borde à la place de celui de M. Audouard qui aurait été inspiré par l'ancien projet de son père, Zola se lève pour soutenir vivement ce dernier. *Le Messenger de Provence* publie alors une partie de la lettre de Borde le 23 mars 1867, contre laquelle Zola répondra le 26 mars. Le romancier aime en effet la polémique. Le 7 août 1868, saisissant l'occasion du contentieux entre la ville d'Aix et la mémoire de son père, Zola lance, de son côté, une polémique contre *Le Mémorial Aix*, journal adversaire du *Messenger de Provence*. Celle-ci prendra fin le 19 août. Zola est donc présent au feuilleton en tant qu'auteur de roman-feuilleton, à la chronique locale comme polémiste et même à la Une où il est présenté sous la plume de Léopold Arnaud et de G. Pajot comme écrivain et journaliste. Zola est un auteur qui réécrit l'épisode de l'enlèvement bien connu dans la région, fils d'un ingénieur bienfaiteur de la ville d'Aix et jeune écrivain se distinguant : son nom traverse le temps : de 1823, époque de la fuite des amoureux, à 1868 où finit son feuilleton. Les activités du romancier-journaliste y sont visibles. Ses textes et ceux dont il fait l'objet montrent que le passé, le présent, l'imaginaire et le réel sont reliés dans le journal par ce nouveau type d'écrivain : romancier-journaliste.

Conclusion

L'exemple du *Messenger de Provence* nous montre le rôle de la littérature dans un journal. Sur le plan idéologique, la littérature – la renaissance de la littérature en langue d'oc pour le cas de la presse régionale en Provence – fait prendre conscience de la position politique en tant que le journal local.

Cette prise de conscience de son statut semble se refléter dans les matières traitées par le journal. En tant que meneur d'opinion et connaisseur de la région, il propose des informations non seulement actuelles mais aussi antérieures. C'est ce que nous avons constaté dans la corrélation entre le feuilleton et la « Chronique de Marseille ». Cette corrélation se généralisant dans l'ensemble du journal, nous remarquons que le romancier-journaliste est un agent qui tisse tout le réseau du journal. Les rôles joués par Zola dans *Le Messenger de Provence* illustrent bien le travail de ce nouveau type de romancier. Zola a, certes, tous les traits du romancier-journaliste analysés par Marie-Ève Théranty à travers le statut de Jules Janin²⁰, mais il n'y a pas que des aspects péjoratifs. Ce statut de Zola explique d'une manière visible le travail du romancier-journaliste qui traverse le temps, l'imaginaire et le réel par l'écriture, ce qui rend son œuvre différente de celle de

tous les autres travaillant de leur plume.

¹ *Le Messager de Provence*, 1861-1871. Bihébdomadaire, puis trihébdomadaire. Les références à ce journal (dates et numéros de pages) sont désormais indiquées entre parenthèses.

² Émile Zola, *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, I, 1962, p. 507.

³ Cf. Émile Ripert, *La Renaissance provençale (1800-1860)*, Paris : Champion-Aix-en-Provence : Dragon, 1917.

⁴ Mary-Lafon (1810-1884) a plusieurs profils : homme de lettres, historien et linguiste. Il est également l'un des promoteurs de la littérature et la culture occitanes.

⁵ Comme la longueur du texte publié dans cette rubrique varie d'une à deux pages, nous utilisons ce terme à la place du numéro de pages.

⁶ Philippe Martel, *Les Félibres et leur temps Renaissance d'oc et opinion (1850-1914)*, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 77.

⁷ Ce mot adressé à Mistral est cité dans plusieurs ouvrages sur le Félibrige et Mistral. Voir par exemple, G. Jourdanne, *Histoire du Félibrige : 1854-1896*, Avignon : Roumanille, 1897, p. 31. 杉富士雄『ミストラル『青春の思い出』とその研究』、福武書店、1984、588頁。[Sugi Fujio, *Mistral, Seishun no omoide to sono kenkyu*, (*Mistral, Moun Memòri e Raconte Mes origines Mémoires et Récits et l'étude sur cette œuvre*), Fukutake Shoten, 1984, p. 588.]

⁸ Pierre Échinard, *Marseille à la Une. L'âge d'or de la presse au XIX^e siècle*, Marseille : Autres Temps, 2007, p. 75.

⁹ *Ibid.*, p. 74.

¹⁰ Cette série d'articles sur l'affaire Lesurques est, excepté celui du numéro du 18/21.5.1864, reprise d'articles de journaux parisiens tels *La Liberté*, *L'Événement* et *Le Temps*.

¹¹ Voir Louis Chevalier, *Splendeurs et misères du fait divers*, Perrin, 2004, Chapitre 3. [レイ・シュヴァリエ『三面記事の栄光と悲惨 近代フランスの犯罪・文学・ジャーナリズム』、小倉孝誠、岑村傑訳、白水社、第3章]

¹² Voir par exemple, les numéros 6.8.(p. 3), 15.9.(p. 3), 17.9.(p. 2), 20.9.(p. 2), 20.12(p. 2), 31.12.1864 (p. 2) ; 29.4. (p. 2), 2.5. (p. 2), 16.9. (p. 2) 1865.

¹³ Marie-Ève Théranty, *Mosaïques Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Honoré Champion, 2003, pp. 467-472.

¹⁴ Lise Quéffelec, *Le Roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Puf, 1989, p. 4.

¹⁵ Les critiques représentatives contre le roman-feuilleton sont recueillies dans Lise Dumasy, *La Querelle du roman-feuilleton, Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble : ELLUG, 1999.

¹⁶ Jean-Claude Vareille, « Le roman, le manuel et le journal », in *Acte de lecture*, Denis Saint-Jacques (s.l.d.), Québec, Nota Bene, 1998, p. 84.

¹⁷ Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, (1984) rééd. Seuil, « Points Histoire », 2009, p. 109.

¹⁸ Marie-Ève Théranty, *op. cit.*, pp. 472-479. Voir entre autres « Troisième Partie Poétique de la mosaïque Chapitre VII Le Roman de l'actualité II. Actualité et roman historique ».

¹⁹ Sur la stratégie de Zola pour la publication des *Mystères de Marseille* et la polémique, voir Colette Becker, « Les "campagnes" de Zola et ses lettres ouvertes », *Cahiers de l'AIEF*, n° 48, 1996, pp. 75-90 ; Henri Mitterand, *Zola*, tome 1, Fayard, 1999, pp. 613-618.

²⁰ Théranty, *op. cit.*, pp.187-199.